

Lalangue-Lacan contre la novlangue

À propos de Jean-Louis Sous, *Prendre langue avec Jacques Lacan. Hybridations*, L'Harmattan, octobre 2013.

Il est remarquable que les différentes tentatives de vocabulaires lacaniens n'aient pas été des succès éditoriaux. Certainement parce que Lacan échappe à cette forme de saisie. Même si Lacan avait un temps encouragé cette entreprise, il n'y a pas eu de vocabulaire de la psychanalyse lacanienne comme il y a eu le « Laplanche et Pontalis ».

La méthode même de Lacan, son retour à Freud, qui a été un retour aux mots de Freud, n'a pas pris la forme d'une accumulation de savoir, ou de la construction d'un savoir académique. C'est plutôt un trou dans le savoir et dans la langue de la psychanalyse qui était exsangue après les traductions de Freud en français et en anglais qui l'avaient tordue en une égopsychologie et en un vocabulaire de psychologie adaptative. Un trou dans le savoir, ça donne un dictionnaire-trou, un vocabulaire-trou, un vocabulaire topologique, qui ne sera pas Un livre mais plusieurs livres, ou qui aura une forme encore à inventer, peut-être avec les outils hypertextes. (Cf. le site web réalisé par Jean-Louis Sous sur Lacan et la peinture). Nous avons plus affaire à une dynamique, au mouvement de lalangue-Lacan. Et c'est la force du livre de Jean-Louis Sous, *Prendre langue avec Lacan*, de montrer comment cette dynamique s'organise. Lacan a trouvé avec la topologie et sa *linguisterie* un mode de construction conceptuelle homogène aux formations de l'inconscient.

« L'hybridation de lalangue ferait résonner le métissage des modes de jouissance »

Le livre *Prendre langue avec Jacques Lacan* détricote dix néologismes de Lacan : déconnaissance, hainamoration, sujet supposé savoir, plus de jouir, quadripode, mathème, une bévue, lalangue, sinthome, s'hystoriser. Jean-Louis Sous annonce sa visée et sa méthode et les enjeux techniques et politiques d'un travail sur la lalangue de Lacan (p. 35). Il montre comment les néologismes de Lacan sont formés par hybridation. En rappelant que « hybride » est un mot que Lacan a justement oublié et essayé de retrouver au cours du séminaire *Le Savoir du psychanalyste*. « Hybride » désigne les mots formés d'une racine grecque et d'une racine latine (comme par exemple le mot quadripode).

Jean-Louis Sous montre le jeu des figures qui règlent la composition de ces dix notions-néologismes ; il parle d'une forgerie de néologismes, et de concepts formés par chiffonnage (p. 159) (Cf. le geste du petit Hans qui chiffonne sa girafe – passage au symbolique – et le geste de Lacan qui chiffonne son graphe du désir).

Mais *Prendre langue avec Lacan* est plus qu'un essai sur le style de Lacan : pour Jean-Louis Sous, l'enjeu est de passer par le savoir textuel, qui se situe dans un « rapport différentiel à la figure de Lacan », en passant outre « le couple stérile entre détracteurs du style de Lacan (hermétisme gourou) et rengaines incantatoires des thuriféraires. »

À l'heure où la novlangue est de plus en plus tissée aux *disques courcourants* psychanalytiques, ce livre-*work in progress* est précieux. C'est une invitation à lire Lacan en interrogeant la formation même des mots de Lalangue-Lacan. Ce livre participe à un vocabulaire en mouvement, comme le mouvement analytique (qui parfois n'est plus vraiment en mouvement).

De même que la psychanalyse avait modifié la psychologie mais avait été en retour modifiée par la psychologie(1), aujourd'hui la psychanalyse est modifiée par la langue médico-sociale formatée, et une langue médico-sociale-psychanalytique se construit. On l'a vérifié lorsque beaucoup d'associations lacaniennes ont accepté ou demandé l'inclusion de la psychanalyse dans le champ des psychothérapies, au moment du projet de loi pour un titre de psychothérapeute d'État.

Jean-Louis Sous oppose lalangue à l'appareil d'Etat clinique référentiel (p. 127) et parle d'hybridation de *l'élangue vs la langue de bois*¹ (p. 133) : il considère que « l'inflexion de lalangue coupe le plus de jouir taxinomique du professionnel ». Il forme le mot *minimanalyste* pour inviter à une position de réserve, une position minimanalyste face aux nouvelles taxinomies, face aux dites nouvelles pathologies : l'étude de la forgerie des mots de Lacan est la meilleure réponse aux « appareils d'Etat cliniques » et à la taxinomie nosographique ambiante. Déjà dans son livre *L'enfant supposé*, Jean-Louis Sous montrait que les enfants jouent facilement avec les sigles. Comme par exemple le sigle « CMPP » : les enfants s'amuse à parler de *cmpépé*, ou de *cmpipi* ; ils détournent et dégèlent les sigles comme TDAH qui risquent toujours de figer la langue.

C'est donc lalangue contre la novlangue

Le chapitre sur *lalangue* est la clé de voûte de ce livre qui met en évidence la vivacité de lalangue-Lacan. C'est pourquoi je trouve que le titre du livre est discutable : l'expression (par ailleurs fort belle) de « prendre langue » ne me semble pas à la hauteur du projet et de la réussite du livre. Ce titre peut laisser penser qu'il s'agit d'un vocabulaire lacanien, un « parler le lacanien en dix leçons ». Alors que c'est un magnifique anti-vocabulaire lacanien⁽²⁾.

C'est un livre très vivant, écrit à la première personne, comme lorsque, pour montrer ce mode lacanien de formation de notions par hybridation, Jean-Louis Sous parle de son propre embarras, sa difficulté à saisir la liaison entre « sujet » et « supposé savoir » dans la notion de sujet supposé savoir. Il montre comment la dimension amphibologique de la formule « le sujet supposé savoir » est « inhérente à toute formation de l'inconscient » (p. 34). Et Jean-Louis Sous nourrit son étude de ses propres jeux de mots et néologismes : il parle de *cunni-linguisterie* (p. 107) ; et dans le solide chapitre sur Marx et Lacan, à propos de la plus value et du plus-de-jouir, l'auteur parle de *mebrversion* de l'objet a (p. 47). Signalons aussi le joli *ego sans trique* (à propos de Joyce).

Depuis son livre *Les p'tits mathèmes de Lacan*, Jean-Louis Sous a commencé ce nécessaire travail sur le vocabulaire de la psychanalyse et les risques de construction par sédimentation et glissements sémantiques d'une novlangue psychanalytique (risque permanent, même si Lacan ne donnait pas prise à une fixation référentielle de ses inventions). Le livre de Jean-Louis Sous est une secousse, comme dit Roland Barthes : une secousse nécessaire pour « ébranler la masse équilibrée des paroles » et pour « attaquer les discours réactionnaires » dont la psychanalyse n'est pas exempte⁽³⁾. Lacan avait réussi une secousse des traductions ego-psychologiques de Freud en opérant en retour à ses textes. Mais dans notre époque réactionnaire molle – comme disait Meschonnic – un discours réactionnaire psychanalytique prend la forme d'un *disque courcourant* normalisant, qui intègre les sigles et les mots de la psychopathologie et de la logique gestionnaire. Le travail de secousse est donc toujours à recommencer, et *Prendre langue avec Jacques Lacan* y participe d'une manière éclatante.

Yann Diener

Œdipe le Salon, mardi 7 octobre 2014

¹ A ce propos on pourra lire Henri Meschonnic, *Dans le bois de la langue*, dans lequel Meschonnic interpelle Lacan sur ses rapports avec le langage Heidegger.

² Ce livre croise ainsi le chemin du *vocabulaire analytique topologique courant* qu'Erik Porge appelle de ses vœux dans *Des fondements de la clinique psychanalytique*, Érès, 2008.

³ Roland Barthes, « Brecht et le discours » (1975), in *Œuvres complètes*, IV, Paris, Seuil, 2002, p. 784. Barthes dit que pour attaquer un discours réactionnaire, il faut « le discontinuer, le mettre en morceaux. »